Esther BENBASSA, *La souffrance comme identité*

Paris, Fayard, coll. Littérature générale, 2007, 253 p.

Désirée Mayer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1923>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1923

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 395-397

ISBN : 978-2-86480-952-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Désirée Mayer, « Esther BENBASSA, *La souffrance comme identité* », *Questions de communication* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1923>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Esther BENBASSA, *La souffrance comme identité*

Paris, Fayard, coll. Littérature générale, 2007, 253 p.

Désirée Mayer

RÉFÉRENCE

Esther BENBASSA, *La souffrance comme identité*. Paris, Fayard, coll. Littérature générale, 2007, 253 p.

- 1 Un avant-propos qui annonce « une méditation historique », cinq chapitres qui évoquent avec entrain les dix étapes les plus tragiques de l'histoire juive et une conclusion qui vient fermer la boucle en renforçant la thèse énoncée dès l'avant-propos structurent cet essai très polémique. Il s'agit de montrer comment la souffrance, autrefois prise en charge par le religieux, devient, dans un monde sécularisé, une « religion civile » inquiétante. La question de l'articulation de la souffrance entre le religieux et le politique et celle de son instrumentalisation méritaient d'être posées. Mais le fait même que l'actualité y convie dans l'urgence des tragédies requerrait pour une recherche digne de ce nom l'absence de passion, la prudence et une salutaire spécification des genres et des champs.
- 2 D'évidence, le talent de l'historienne Esther Benbassa est porté par un immense appétit historique. En effet, l'étendue de son champ d'investigation couvre en moins de 300 pages, environ 3000 ans d'histoire, dont presque 2000 d'une histoire diasporique éclatée qui suppose des interactions existentielles et culturelles multiples. Des compétences très variées sont requises : théologiques, exégétiques, philosophiques, anthropologiques, autant qu'historiques. Mais la contemporanéiste ne craint pas l'inconnu. Armée d'une thèse, finement puisée dans l'air du temps, et d'arguments qui mélangent la charge polémique d'un Voltaire à la logique de Maître Pangloss, elle remonte jusqu'au patriarche Abraham, pour les lui faire endosser. Soit dit en passant, jamais lecture d'Abraham n'aura autant ignoré les valeurs mythiques et symboliques du

personnage, jusqu'au nom même de son fils *Itzhak* qui signifie le rire... Mais passons, tout cela n'est pas très drôle, puisqu'il s'agit de démontrer que la souffrance « rassembleuse » ou « identifiante » « fut au fondement du judaïsme dont l'Alliance avec Dieu est passée par un sacrifice consenti » (pp. 16-17). La geste abrahamique, la complexité de l'idée d'Alliance dans la Bible sont prestement ramenées à cette composante exclusive, majeure et constitutive de l'identité juive : le culte de la souffrance.

- 3 Avant le « courageux » livre d'Esther Benbassa, le lecteur naïf était enclin à penser que la souffrance résultait du malheur ; désormais il apprend qu'il s'agit d'une sorte de « combine juive », destinée à susciter la compassion et à marquer une suprématie du Judaïsme. Des exils, des exactions, voire des exterminations lors des Croisades, de l'expulsion des Juifs d'Espagne, des pogroms et, enfin, de ce patrimoine historique exceptionnel que tous les nombreux candidats à la victimité lui envient : c'est-à-dire la Shoah, le peuple juif tire des immenses profits. L'individu y trouve un ciment identitaire et une mémoire accueillante, la collectivité s'exonère de la sorte de ses vraies responsabilités politiques, et surtout, ou pire que tout, les Juifs en tirent des arguments pour justifier l'existence de l'État d'Israël !
- 4 L'accusation est grave et l'analyse bien légère. Mais la chercheuse est « impatiente », elle le dit par deux fois dans les quelques lignes de ses remerciements introductifs. Or, l'impatience n'est pas que l'autre face de l'immaturité. Kafka, qui n'était ni une cervelle brûlée, ni un apôtre de la vitesse ou de la mobilité, disait « l'impatience me brûle ». Il y a quelque chose de juvénile et aussi de profondément juif, dans cette impatience, et même quelque chose qui relève du rapport au messianisme. Tout au moins lorsque l'impatience ne succombe pas à l'absence de discernement et à l'intolérance.
- 5 Œuvre de l'impatience, oui, voire œuvre de l'exaspération. L'historienne est exaspérée, essentiellement par sa propre communauté d'origine : la communauté juive. Un peu moins exaspérée par les sépharades, dont elle est issue, que par les ashkénazes, mais exaspérée tout de même. D'où ce glorieux coup de pied dans la fourmilière de « l'histoire lacrymale » judaïque. Et comme l'élan est pris, il englobe les textes scripturaires, leurs commentaires, l'histoire juive du Moyen-Âge, celle des historiens et des penseurs du XIX^e puis du XX^e siècle, même la réalité de l'État d'Israël, sioniste ou post-sioniste se retrouve, indistinctement, imbriquée dans cet amas geignard. Coupables, les rescapés des Croisades qui ont rédigé les « *Memor-Bucher* » ; coupables, les écrivains ou poètes qui ont introduit les malheurs dans la liturgie ; coupables, les historiens comme Heinrich Graetz, des penseurs comme Herman Cohen au XIX^e siècle ; coupables les survivants de la Shoah qui revendiquent l'unicité de cette catastrophe ; tous responsables et coupables d'avoir été les relais complaisants de ce « culte de la souffrance » devenu un « triomphalisme de la souffrance ».
- 6 Vaincu - cas de figure le plus courant -, ou vainqueur, le Juif se plaint, crie et pleure. Et cette posture si bénéfique a créé des émules. Comprenez : non pas des émules qui sympathiseraient avec le judaïsme ou avec la culture juive, bien entendu, mais des émules à la revendication victimaire et à ses bénéfices. Avec la souffrance, les Juifs auraient trouvé un filon, pardon, « un paradigme », qui pervertit les rapports humains. On sait qu'au Moyen-Âge, les Juifs étaient tenus pour responsables des épidémies de peste, ou bien on les accusait d'empoisonner les puits ; de nos jours, certaines idéologies de gauche rejoignent celles de l'extrême droite pour les accuser d'empoisonner la vie sociale et les rapports de force politiques. Il y a là quelques

pénibles relents dont l'auteur ne s'embarrasse point et pour cause, puisqu'elle parle au nom du « Bien », au nom de l'Histoire et au nom de l'« Avenir ». Or, quand l'hétérogénéité et la pluralité d'une communauté humaine se trouvent réduites à un tableau plat, monochrome et caricatural, le résultat parle moins du groupe prétendument observé, que du symptôme de l'observateur.

- 7 La provocation, qui réside essentiellement dans la méthode et qui s'énonce dans le titre de l'ouvrage, ainsi que dans le long chapitre 2, pivot de la thèse et intitulé « Fabriquer de l'histoire souffrante », est un critère suffisant et assez récurrent pour définir l'œuvre comme plus proche du symptôme que du fruit d'une recherche originale. S'il fallait à ce triste constat d'autres critères que ceux - internes à l'œuvre - qui s'expriment par une stylistique des paradoxes, une constellation de citations parfaitement orientées et une structure fondée sur des sophismes, on les trouverait aisément dans la réception du livre d'Esther Benbassa. Considéré par le Président du CRIF (Conseil représentatif des Institutions juives de France) comme diffamatoire, sa teneur en a fait un « *best of* » de certaines publications ou sites internet fort engagés (aux côtés d'autres victimes, assurément plus innocentes celles-là, ou mieux médiatisées peut être ?), organes rarement reconnus pour leurs scrupules éthiques et intellectuels. Récupération ? Sans doute, mais se pourrait-il qu'à l'heure de la réception consciente et largement théorisée, à l'heure des tris, dits sélectifs, l'auteur d'un essai ne soit aucunement responsable de la réception de son œuvre, surtout lorsque celle-ci prétend éclairer l'universel avec sa torche aussi brûlante et agressive qu'un slogan scintillant sur néon ?
- 8 L'ouvrage d'Esther Benbassa n'est pas seulement une charge critique contre une approche mémorielle et victimaire du Judaïsme, c'est aussi un éloge enthousiaste, presque sectaire, de la démarche historique. Notons cependant que pour fonder ce joyeux messianisme de la compréhension et d'une politique subordonnée au récit historique, l'auteure ne s'embarrasse pas d'une présentation critique des outils employés. Hormis sa thèse, très provocante et largement ciselée par l'idéologie, les seuls relais proposés à la pensée du lecteur sont les ouvrages de référence indiqués, dont les propos viennent émailler le livre, cités toujours dans le même sens et point commentés. La vivacité de la démarche transforme avec brio le symptôme en synthèse. Dans sa conclusion intitulée « Le droit à l'oubli », l'auteure réussit le tour de force qui consiste à revendiquer ce droit tout en citant l'injonction du poème liminaire de *Si c'est un homme* de Primo Levi : « N'oubliez pas que cela fut. Non, ne l'oubliez pas... » C'est qu'en effet la mémoire - trop fluctuante, trop affective - devra désormais s'effacer devant le récit historique « substitut séculier du texte religieux » (p. 250).
- 9 Pour finir, qui mieux que l'auteur serait à même de cadrer sa démarche ? Voici comment s'amorce, à la page 241, la conclusion : « Remontant aux fondations scripturaires elles-mêmes, j'ai tenté dans ce livre de retracer l'histoire longue de la souffrance en monde juif. Il s'agissait pour moi de comprendre comment la souffrance, ses représentations, ses instrumentalisation successives ont pu façonner l'histoire d'un peuple et d'une religion, plus encore, l'idée que ce peuple et cette religion se faisaient de leur histoire. En centrant mon attention sur l'histoire juive de la souffrance, il me semble avoir procédé à une étude de cas doublement exemplaire. Exemplaire parce qu'elle éclaire d'un jour inédit le destin du premier des monothéismes, de la religion et du peuple qui s'en réclament. Mais exemplaire aussi en ce que le paradigme juif est devenu, pour beaucoup d'autres groupes, un paradigme de référence, presque un modèle à imiter ».

- 10 S'il fallait dénoncer le modèle pour le casser, c'est fait Dont acte. Mais il y a des dégâts collatéraux. Dans son élan prophétique, l'universitaire Esther Benbassa n'a pas tort. C'est à raison qu'elle constate la grande et malsaine concurrence sur le « marché victimaire » devenu spectacle, voire même « pornographie ». Quant à l'avenir politique désastreux de telles positions, qui songerait à le nier ou à ne pas en prendre l'inquiétante mesure ? Mais la gêne que l'on éprouve à la lecture du livre provient essentiellement du droit que s'arrogue l'historienne d'instruire au judaïsme un procès aussi indigne que bâclé. Quel statut, quelle philosophie de l'histoire autorise l'historien à se transformer en accusateur ?
- 11 Il est vrai qu'à l'instar de l'idée monothéiste, idée de Dieu, mais aussi de la responsabilité et de l'identité - idées chèrement payées par le judaïsme -, le petit peuple du livre s'est souvent vu imité ou copié. Selon les héritiers, l'héritage fut plus ou moins bien transmis ou diffusé. Toutefois, on peut s'enorgueillir et considérer qu'il y a de la grandeur à apporter des idées neuves, universelles, à l'humanité. À ceux qui aimeraient s'initier plus sérieusement à l'histoire juive, il suffirait de lire la *Petite histoire du judaïsme* de Jean Christophe Attias et Esther Benbassa (Paris, Librio, 2007), pour la modique somme de 2 euros. Mais au lecteur désireux d'acquérir une connaissance éclairée du sens de l'histoire et de la culture juives, ce ne sont pas les idéologues que l'on conseillerait, mais les philosophes, à commencer par les ouvrages d'Armand Abecassis, par exemple.
-

AUTEURS

DÉSIRÉE MAYER

2L2S. université Paul Verlaine-Metz, desiree.mayer@wanadoo.fr